

# Un Tour du monde en 80 grands-parents



## À notre grand-mère



*Par ses neuf petits-enfants :*

*Lise, Victor, France, Martin, Jeanne, Maud, Simon, Pierre Étienne, Antoine*

Grand-Mère disait toujours « j'ai tellement de chance de vous avoir ». Et toujours elle disait à quel point elle trouvait ses petits-enfants beaux et formidables.

Lundi, nous nous sommes retrouvés tous les neuf, entre cousins, pour certains par téléphone interposé, pour écrire ce texte.

Pour se dire, et pour vous raconter, à quel point nous avons la chance de l'avoir, notre Grand-Mère. Tellement de chance !

Quoiqu'on fasse, Grand-Mère disait toujours qu'on était « fortiches ». Elle était si fière de nous. Elle ne connaissait rien au foot et ne faisait pas la différence entre un penalty et une reprise de volée, mais le jour où Simon a mis son premier but, elle l'a raconté à tout le monde. Son petit-fils avait marqué, c'était lui le plus « fortiche ».

Quand on partait en voyage, peu importe la destination, Grand-Mère disait toujours : « Ah ! Tu vas là-bas. Grand-Père et moi on connaît très bien, d'ailleurs, je crois bien qu'on a un ami là-bas. »

Grand-Mère la baroudeuse qui semblait avoir fait dix fois le tour du monde... Elle nous racontait ses voyages comme on raconte une histoire. L'Ouzbékistan, la Tchécoslovaquie, autant de noms qui nous semblaient magiques... et qui valaient au moins 10 000 points au Scrabble !

Plus grands, Grand-Père et Grand-Mère nous ont tous emmenés en voyage. Avec eux on a découvert le monde et les aventures qui vont avec. Comme à la fois où, à Amsterdam, Grand-Mère voulait boire un café et a entraîné Jeanne et Martin dans un « coffee shop »... En anglais, elle était moins « fortiche ».

Quand on venait à Mortrée, Grand-Mère ouvrait les livres, elle nous montrait des tableaux, des poèmes. « Tu le connais celui-là ? »

Et là encore elle racontait. Elle racontait les poèmes et récitait des vers. Comme celui-ci, qu'elle cherchait toujours, qui parlait « des yeux d'Antoine »<sup>1</sup>, comme son petit-fils avec ses yeux si verts. Elle nous a aussi fait découvrir le monde comme ça, à travers les mots et les images. On avait l'impression qu'elle connaissait tous les peintres du monde. Elle nous aidait à choisir notre préféré. Pour France, c'était Tanguy. Et ça l'est toujours.

Venir à Mortrée c'était aussi entendre Grand-Mère nous demander : « Tu as vu mon jardin ? Et mes fleurs, comme elles sont belles ? ». Et ça sonnait comme une invitation à aller se perdre dans le labyrinthe du jardin, entre toutes ces fleurs et ces fruits. Comme on se perdait dans les couleurs des tableaux qu'elle nous montrait.

Venir à Mortrée c'est cueillir des prunes et des groseilles. C'est faire des confitures et des tartes aux abricots. C'est cette souche improbable au milieu de l'allée qui devenait un bateau ou vaisseau spatial de nos jeux d'enfants. C'est la cave obscure dans laquelle se cachait le ram-pam-pam. C'est la balançoire du fond, sur laquelle elle encourageait Victor à aller toujours plus haut, jusqu'à pouvoir toucher, du bout de ses petits pieds, la branche du cerisier. Le jardin de Mortrée c'est le goût de la fraise des bois au bout des doigts, c'est l'odeur de la menthe et celle de la citronnelle. C'est l'endroit où les couleurs et les parfums se répondent.

Mortrée c'était aussi le parfum de Grand-Mère : *Paris* d'Yves Saint Laurent. Le mois dernier, elle me disait encore : « Tu sais tous les matins je demande à mon infirmier de me parfumer, PSHIT ! PSHIT ! ». Et dans sa chambre, à l'hôpital la semaine dernière, elle avait pris soin d'apporter sa crème anti-rides. Grand-Mère la coquette, avec ses ongles vernis, sa peau si douce et sa collection de bijoux. Dans la chambre de Grand-Mère, il y a un trésor : son armoire à bijoux. Entre filles, à Mortrée, on l'ouvrait toujours pour tout regarder, pour tout essayer, les bagues, les broches, les bracelets. Et à chaque bijou correspondait une époque, un voyage, une histoire qu'elle racontait.

Grand Mère était fortiche en histoires. Elle aimait particulièrement nous raconter les aventures de nos parents : comment Claire s'était cassé l'astragale en jouant au gendarme et au voleur, comment Franck rejouait les batailles napoléoniennes dans le jardin avec Pascal Valentin, ou la fois où Sylvain avait bu du Mir et, selon la légende, il avait fait des bulles pendant un mois ! Grand-Mère nous racontait la famille. Et elle attendait la naissance de ses arrière-petits-enfants pour pouvoir leur raconter à eux aussi. Sacha, Alice, Amand, Thelma, Grand-Mère ne serait pas partie sans les avoir rencontrés. Elle avait accroché une photo de Sacha juste devant son fauteuil. Et ces derniers mois, quand ses « désagréments », comme elle les appelait, lui faisaient la vie dure, elle regardait la photo et elle nous assurait qu'elle lisait de l'amour et de la compassion dans les yeux de Sacha. Le réconfort et la joie, c'était ça que Grand-Mère voyait en regardant sa famille.

Notre famille, elle l'a construite avec Grand-Père, celui qu'elle appelait toujours « mon époux ». Et qu'en retour il appelait « la patronne ».

- Grand-Père, je peux aller acheter un pain au chocolat ?
- Oh, il faut voir ça avec la patronne !

---

1 « *Tes yeux ont la couleur heureuse des jeunes pluies, les jeunes pluies sur l'étang qui dort..* » Milosz

Et il n'avait pas tort ; ce n'est pas pour rien que Pierre Étienne avait surnommé Grand-Mère « Grand Cheval qui se cabre ». C'était son nom d'indien et c'était tellement vrai. Grand-Mère l'indomptable, tombée amoureuse « d'un petit gars en short » lors d'une virée camping. Et leur histoire d'amour de plus de 60 ans. Grand-Père et Grand-Mère qui marchent main dans la main. Grand-Père et Grand-Mère qui s'embrassent. Grand-Père et Grand-Mère qui nous ont appris ce qu'aimer veut dire.

Grand-Mère c'est tout ça et tellement plus encore. C'est le bruit de ses baisers que Lise aime tellement imiter : une caresse ronronnante au creux de ta joue. C'est le goût de ses deux Canderel dans son café. C'est l'odeur de son alcool de poire qu'elle buvait à tous les Noël parce que, comme elle le disait toujours, elle n'aimait pas l'eau. C'est les pulls qu'elle nous tricotait à la demande : un canard pour Jeanne, une fleur pour Maud. Grand-Mère, c'est les promenades à Maronde. En avril (?) Maud a emmené Grand-Mère pour une dernière promenade à Maronde, et elles ont refait ensemble le chemin que nous faisons tous avec elle à chaque vacances à Mortrée.

Tous les neuf, lundi, nous nous sommes raconté tout ça. Et tous ensemble nous avons ri en repensant à Grand-Mère qui essayait de siffler sur le chemin de Maronde mais qui n'arrivait qu'à fredonner « tudududu ». Et nous avons souri en repensant à sa façon bien à elle de nous caresser la main : son index qui tourne autour de nos doigts, dans un sens, puis dans l'autre, sans s'arrêter. Comme une aiguille à tricoter. Comme si elle tissait un lien invisible entre sa main et la nôtre. Un lien infini, entre elle et nous, entre nous et nos parents, entre nous tous. À travers elle. Grâce à elle.



*Comme la vieille aieule au fin fond de son âge  
Se plaît à regarder sa plus arrière fille,  
Naissante à l'autre bout de la longue famille,  
Recommencer la vie ainsi qu'un héritage ;*

*Elle en fait par avance un très grand personnage,  
Fileuse, moissonneuse à la pleine faucille,  
Le plus preste fuseau, la plus savante aiguille  
Qu'on aura jamais vu dans ce simple village.*

*Charles Péquy*

